SOMMAIRE

INSTITUTIONS POUSSIÉREUSES

L'île délaissée de Poveglia (Italie) 10
Le sanatorium de Beelitz (Allemagne) 14
Le mémorial déshabillé de Petrova Gora (Croatie) 20
Le centre de congrès de Buzludzha (Bulgarie) 22
Le monastère silencieux de Seiça (Portugal) 28
L'hôtel radium de Serra da Pena (Portugal) 32
Le sanatorium d'Aincourt (France) 36
L'orphelinat de Büyükada (Turquie) 40
Le faux abandon du temple de Ta Prohm (Cambodge) 42
Les ruines de l'église de Gary (États-Unis) 46
La prison vétuste : Eastern State Penitentiary (États-Unis) 48
Quarantaine à North Brother Island (États-Unis) 52

LA FÊTE EST FINIE

Gulliver, le voyageur perdu (Japon) 56
Le sommeil du dragon au parc aquatique (Vietnam) 60
Wonderland, le conte immobile (Chine) 64
Le parc d'attractions de New-Orleans (États-Unis) 66
Holy land, l'esprit des lieux (États-Unis) 70
La reconversion du Michigan Theater (États-Unis) 72
Le dancing fatigué, Ballhaus Riviera (Allemagne) 76
Le village olympique de Berlin (Allemagne) 78
Consonno, le Las Vegas de Lombardie (Italie) 82
Rien ne va plus au casino de Constanta (Roumanie) 84

TERMINUS

Le cimetière des trains d'Uyuni (Bolivie) 90
La petite ceinture de Paris (France) 94
La croisière abandonnée du Mediterranean Sky (Grèce) 98
L'aérodrome de Rangsdorf (Allemagne) 100
La gare fantôme de Canfranc (Espagne) 102
La halte royale d'Ardenne (Belgique) 104
La station de métro City Hall (États-Unis) 106
Michigan Central Station (États-Unis) 110
La route 66 : urbex road trip (États-Unis) 114

HABITATS INHABITÉS

Kolmanskop, les diamants du Namib (Namibie) 120
Au-dessous du volcan (Mexique) 124
Villa Epecuén, un cadavre qui refait surface (Argentine) 126
Il était une fois dans l'Ouest à Bodie (États-Unis) 128
Les plages évaporées de Bombay Beach (États-Unis) 134
Craco, un village déserté (Italie) 138
Varosha, le Saint-Tropez chypriote (Chypre) 140
Les châteaux du krach (Turquie) 142
Pripiat, la ville fantôme de Tchernobyl (Ukraine) 144
Houtouwan, l'ancien village de pêcheurs (Chine) 150
L'Atlantide chinoise (Chine) 154

ÉVACUATION GÉNÉRALE

Les forts rouillés de Red Sands (Angleterre) 158
Le radar muet Duga-1 (Ukraine) 162
La base militaire de Torpedownia (Pologne) 164
Les trois disparitions de Teufelsberg (Allemagne) 166
Défense passive à Paris (France) 168
Les zones rouges de la 1re Guerre mondiale (France) 172
L'île aux esclaves, Tromelin (Océan Indien) 174
Le hameau empoisonné, Geamana (Roumanie) 176
Le village réquisitionné, Imber (Angleterre) 178

DEMEURES OUBLIÉES

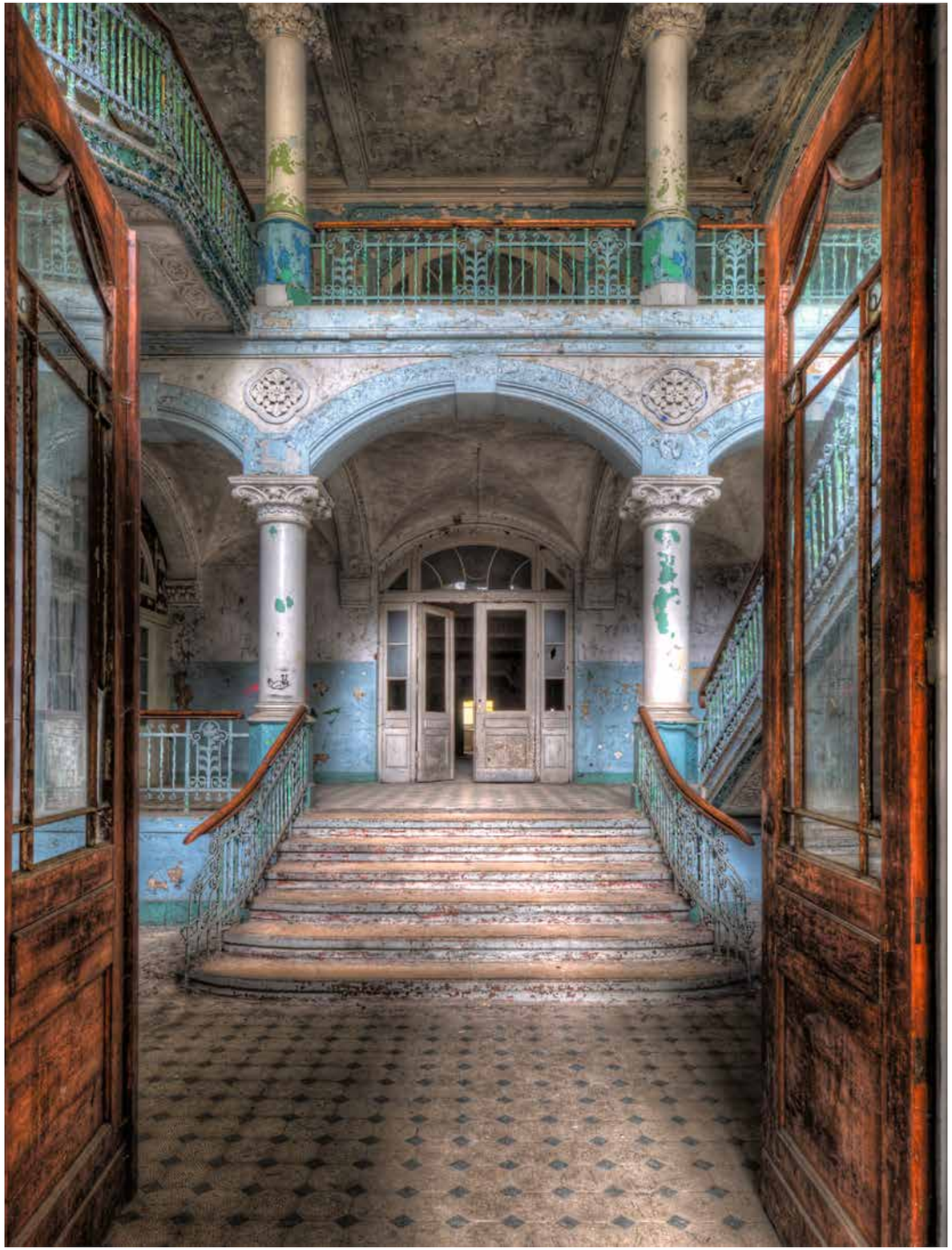
Moglia, la belle endormie (Italie) 182
Les couleurs passées de la Villa De Vecchi (Italie) 188
Le château disparu à Noisy (Belgique) 190
Magie au château de Łapalice (Pologne) 192
Castelo da Dona Chica (Portugal) 194
Bannerman's castle, la forteresse déchue (États-Unis) 196
Tempêtes sur Cape Romano Dome House (États-Unis) 198
Le château du Dragon à Bouliac (France) 200

MACHINES ENDORMIES

Rêve américain à Fordlândia (Brésil) 204
Les usines de salpêtre du désert chilien (Chili) 208
La grotte aux cristaux de Naïca (Mexique) 210
L'île de la Déception (Antarctique) 212
Péril climatique sur l'île Wiese (Arctique) 214
Le moulin caché de Sorrente (Italie) 216
Le grand réfrigérant de Caen (France) 218
Le jardin d'agronomie tropicale de Vincennes (France) 220
Les géants d'acier à Seraing (Belgique) 224
Le filon gelé à Pyramiden (Norvège) 226
La cité minière abandonnée d'Ha-Shima (Japon) 228
Le labyrinthe des catacombes d'Odessa (Ukraine) 230

NOUVELLE VIE

Le chai-relais de Rouen (France) 234
Baignade classée à la piscine Molitor (France) 238
Les copropriétaires de la Mothe-Chandeniers (France) 240
Le réveil du Vieux-Pays à Goussainville (France) 242
Nouvelle cote à la bourse d'Anvers (Belgique) 244
La station balnéaire de Prora (Allemagne) 248
Les vies du Bokor Palace (Cambodge) 250
L'hôtel hanté de Tequendama (Colombie) 252



LE SANATORIUM DE BEELITZ

Aux portes de Berlin, l'immense hôpital a des airs de ville fantôme. Chaque pavillon, réfectoire, salle de soins ou de concert résonne d'une vie hospitalière passée.

Land de Brandebourg, Allemagne

En 1905, capacité d'accueil de 1 200 patients

Ci-dessus
Carte postale de 1910 montrant le pavillon de femmes.

Page de gauche
L'architecture historiciste des années 1890 a conservé ses beaux atours, malgré l'abandon.

À Beelitz-Heilstätten, dans l'arrondissement de Potsdam, on cultive les asperges blanches… et le goût des fantômes. Chacun ici connaît l'ancien sanatorium, chacun a entendu des rumeurs courant à son sujet, chacun est allé s'y promener en famille un week-end printanier. Aux abords de la ville, sur une emprise forestière de 200 hectares, des dizaines de bâtiments, plus ou moins grands, plus ou moins ruinés, de différentes époques et styles variés, évoquent l'histoire de cet établissement ouvert en 1898 pour soigner les tuberculeux. En 1905, ils étaient déjà 1 200 patients, souvent originaires de Berlin, qu'une ligne de chemin de fer directe amenait ici… Lorsque survient la Première Guerre mondiale, le site devient hôpital militaire. Il reçoit d'ailleurs en 1916, parmi les soldats de l'armée impériale allemande blessés sur le front de la Somme, un inconnu répondant au nom d'Adolf Hitler. En 1945, suivant les traités organisant l'occupation de l'Allemagne, l'URSS prend possession du sanatorium qui sera occupé par l'armée soviétique jusqu'en 1995. Depuis cette date, l'ensemble, immense, est à l'abandon, à l'exception du bloc B toujours dévolu à la médecine. Un site objet de nombreux fantasmes, et d'autant de projets de réhabilitations. Certains de ces programmes ont vu le jour, comme ce parcours sur une passerelle dans la canopée, au-dessus des ruines. D'autres sont en cours, comme la transformation du bloc D en logements et ateliers d'artistes. La majorité de ces bâtiments historiques continuant pourtant à se dégrader, pour le bonheur des amateurs d'urbex…

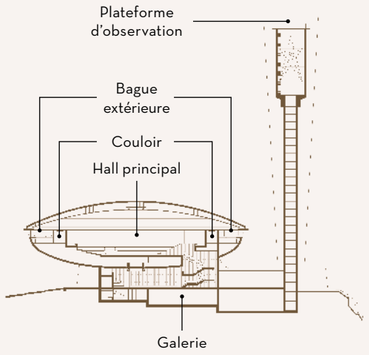
Massif du Grand Balkan, Bulgarie

La tour mesure 70 m de haut

LE CENTRE DE CONGRÈS DE BUZLUDZHA

À l'instar d'autres monuments du communisme triomphant de l'époque de la Guerre froide, Buzludzha s'est élevé au rang d'incontournable de l'urbex.

Le lieu est hautement symbolique, et le monument révèle un véritable geste architectural. À 1 441 mètres d'altitude, au sommet de la montagne de Buzludzha, le site se souvient encore de la dernière bataille qui opposa les rebelles bulgares aux troupes d'invasion turques, en 1868. Il se souvient aussi, dit-on, d'une réunion secrète tenue là en 1891 en présence de Dimitar Blagoev, le fondateur du Parti socialiste bulgare. C'est finalement l'endroit que le Parti communiste du pays a choisi dans les années 1970 pour édifier un monument glorieux, symbolique et vaguement utile : une impressionnante salle de congrès à la forme circulaire, dominée par une tour, au sommet de la montagne. Il aura fallu plus de sept années, et une souscription nationale, pour financer et construire l'édifice, conformément aux plans ambitieux de l'architecte Guéorguy Stoilov. L'état actuel du bâtiment, inauguré en 1981 et abandonné dès 1989 à la chute du régime communiste, ne fait guère honneur à l'ambition initiale. Il faut imaginer l'immense coupole de la salle de congrès recouverte de trente tonnes de cuivre, et la tour de 70 mètres de haut ornée d'étoiles géantes en verre couleur de rubis, et le décor de mosaïques de marbres, et les portraits de Lénine, Engels et Marx. Livrée au pillage et au vandalisme, la soucoupe volante en béton armé n'est plus le monument triomphant du communisme qu'elle devait être. Un ambitieux projet (mené par Buzludzha Project Foundation et ICOMOS DE) est en cours pour préserver le monument « dans son état de délabrement » tout en proposant, grâce aux technologies modernes, de découvrir son histoire. Reste à concrétiser !



Préfecture
de Yamanashi, Japon

Au pied du
mont Fuji

GULLIVER, LE VOYAGEUR PERDU

Insolite dans le paysage japonais, la silhouette du célèbre héros voyageur ne se sera imposée que quelques années, avant de disparaître.

Le mont Fuji domine le paysage de sa silhouette inimitable. À ses pieds, un bien étrange village aux maisons colorées et à l'architecture hétéroclite. Et enfin, gisant sur le dos, fermement attachée au sol, une statue de 45 mètres de long représentant Lemuel Gulliver. Mais que vient donc faire le héros d'un célèbre roman anglais du XVIII[e] siècle sur le sol japonais ? On dit que ce parc d'attractions - Gulliver's Kingdom Park -, qui a encore des équivalents en Angleterre, aurait été construit en 1997, pour fermer ses portes définitivement quatre ans plus tard, en 2001. Une bien courte vie, que certains expliquent par une fréquentation touristique bien en deçà des attentes. En cause peut-être, la proximité de la tristement célèbre forêt de Aokigahara, la « forêt des suicides » bien connue des Japonais ; ou, plus prosaïquement, le manque d'attractions excitantes. Quoi qu'il en soit, le parc une fois fermé et abandonné, ne restaient là que cet étrange village évoquant les voyages autour du monde de Gulliver, et la statue colossale du héros de Jonathan Swift maintenue au sol par le peuple des Lilliputiens. Nul doute que pour les rares visiteurs, l'effet de démesure pouvait impressionner. Quant au décalage culturel entre le roman anglais publié en 1726 et la culture nippone de la fin du XX[e] siècle, on ne sait comment il était perçu. Quelques années durant, le petit monde imaginaire de Gulliver a fait le bonheur des amateurs de paysages étranges et de photographies insolites. Avant que soit prise la décision de détruire cet ensemble fascinant, dont l'oubli est désormais consommé.

Ci-contre
Le temps où l'effigie géante de Gulliver était entretenue est révolu ; l'ensemble du parc a été détruit, quelques années après son abandon.

Pages suivantes
À gauche, le mont Fuji domine.
À droite, panneau « Accès interdit ».

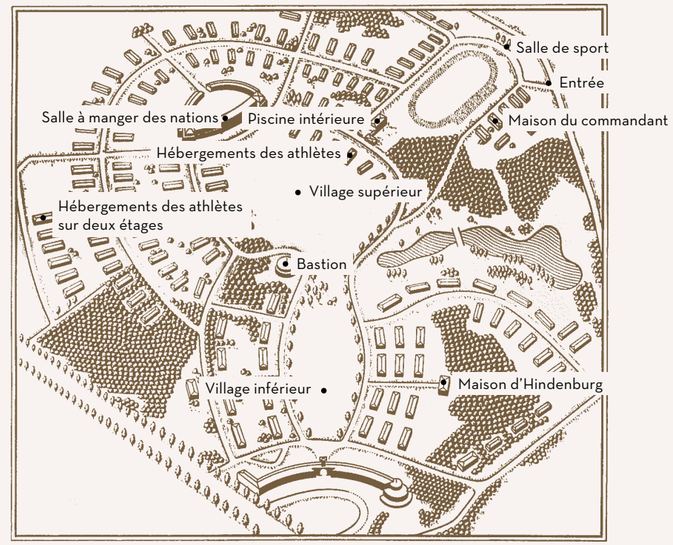
LE VILLAGE OLYMPIQUE DE BERLIN

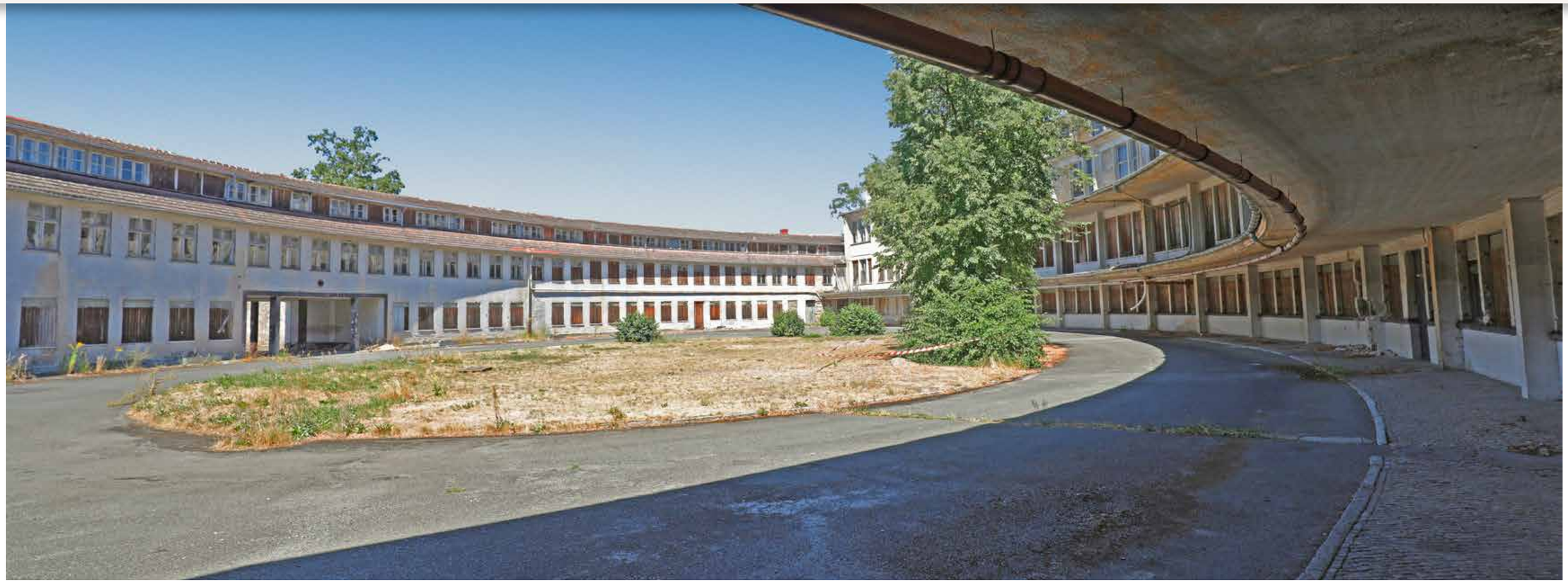
Olympisches Dorf, délabré, porte le souvenir des Jeux de 1936, immortalisés par le célèbre film de Leni Riefenstahl.

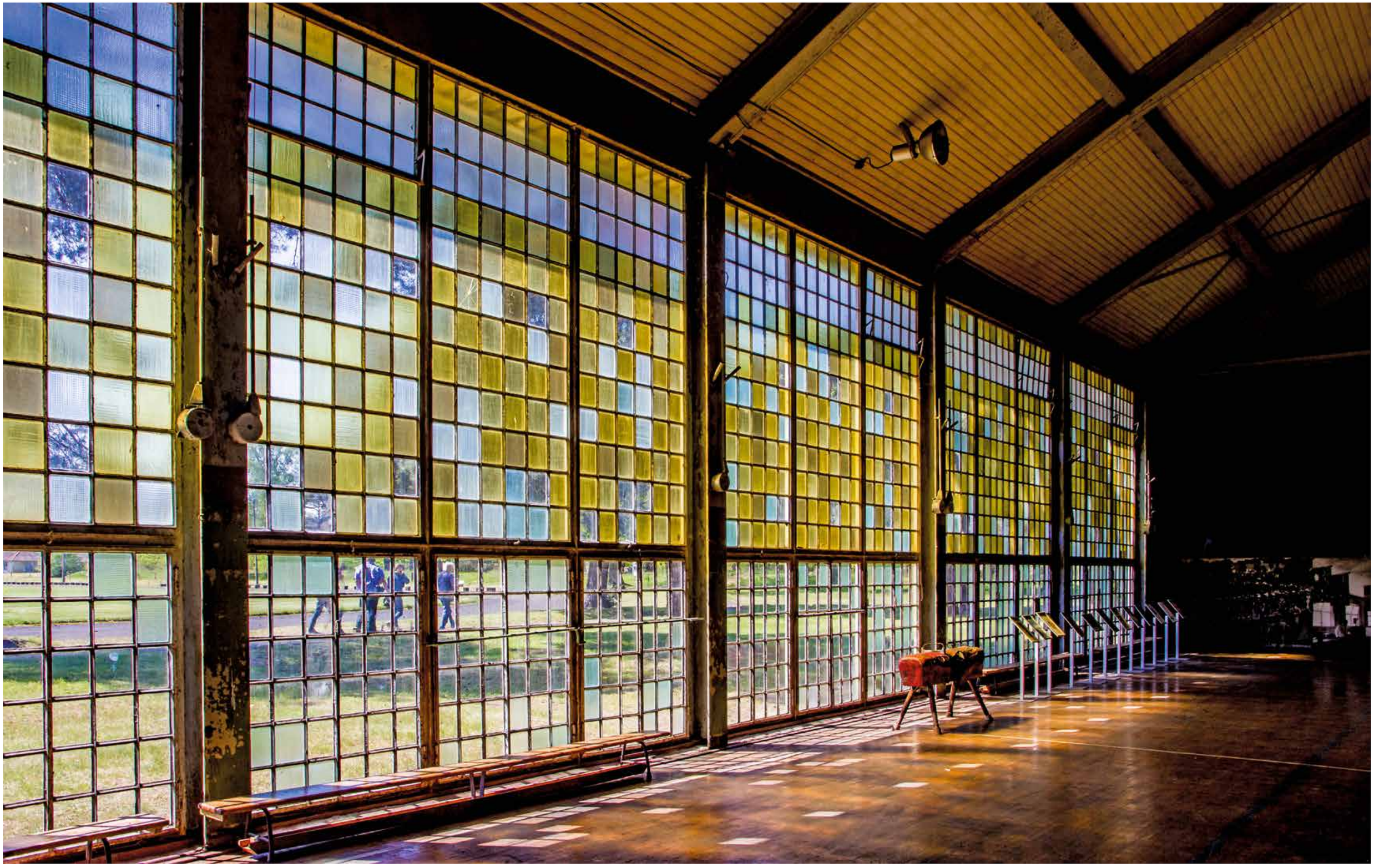
Le Comité international olympique ignorait, en 1931, lorsqu'il attribua l'organisation des Jeux de 1936 à l'Allemagne, que le pays serait alors sous la coupe du Parti nazi. Et lorsque le moment fut venu, il était trop tard, sauf pour certaines nations qui choisirent de boycotter l'évènement. Pour Hitler et son régime, ces jeux d'été devaient être un formidable outil de propagande. On fit construire le monumental stade de Berlin, pour recevoir 100 000 spectateurs, on éleva dans la capitale des statues glorifiant la beauté de la « race aryenne », et l'on prit garde aussi de mettre un voile, provisoire, sur la politique antisémite du pays. Quant aux athlètes des 49 délégations présentes, ils furent accueillis dans un village olympique construit à quelques kilomètres de Berlin, à Wustermark. Un village tout confort, composé de plus de 150 bâtiments à l'architecture fonctionnelle en béton, avec gymnase, hôpital, piscine, salle de télévision… Et bien sûr des logements pour quelque 4 800 sportifs. Ces Jeux imposèrent la suprématie sportive de l'Allemagne, arrivée en tête avec ses 89 médailles. Mais ils révélèrent également un athlète américain : le sprinteur Jesse Owens, quatre fois médaillé d'or ! Ils furent aussi, enfin, le premier évènement sportif filmé de l'histoire, et le premier retransmis dans le monde… sur près de 2 000 téléviseurs ! Et puis, une fois la fête finie, le village fut occupé par l'armée nazie, puis par l'armée soviétique. Jusqu'en 1992, date de son abandon. Depuis, certains bâtiments ont disparu, d'autres se sont délabrés. Mais le site, propriété d'une banque, est désormais mis en valeur, et même ouvert à la visite.

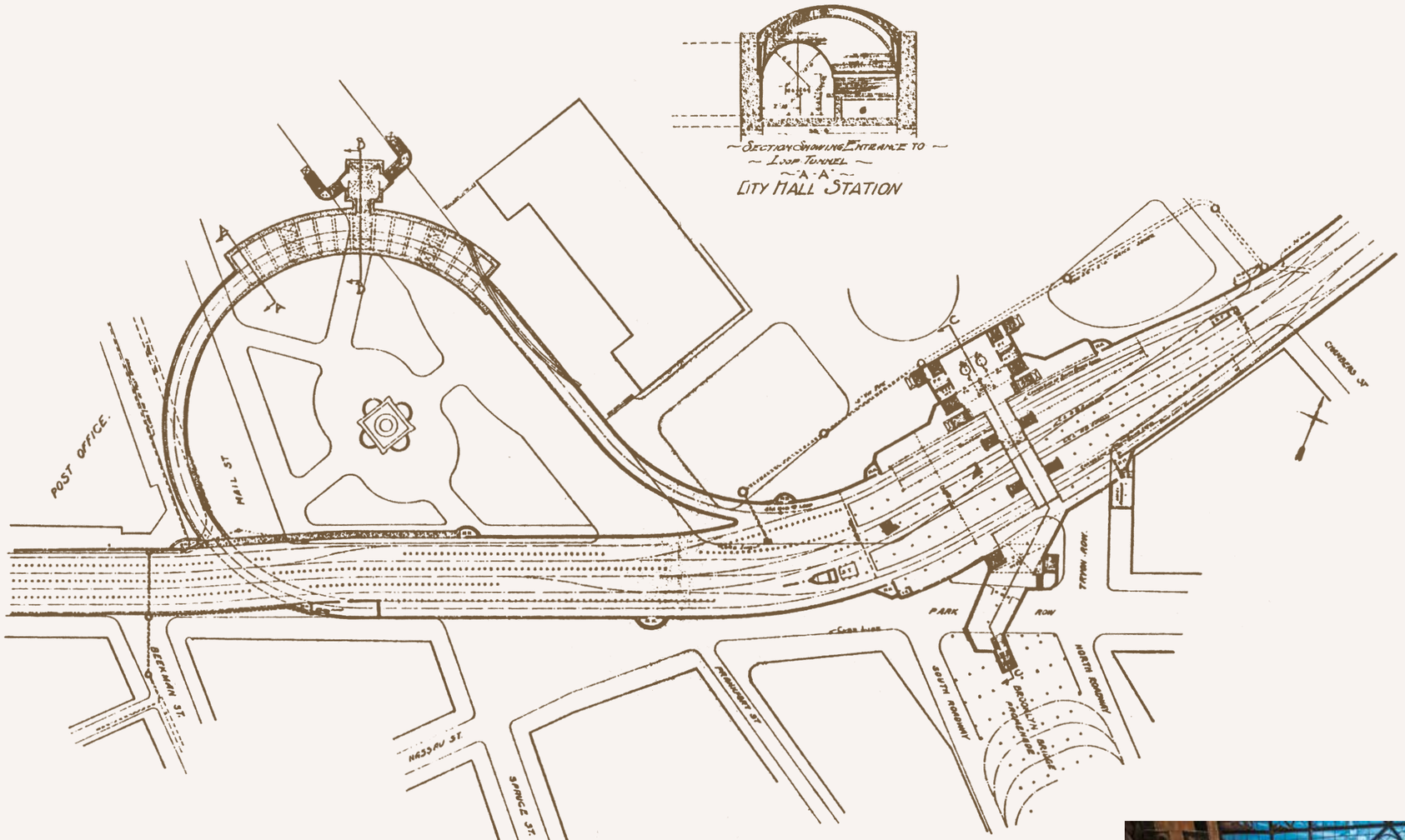
District d'Elstal, Allemagne

Le village s'étend sur 550 000 m²









New York, États-Unis

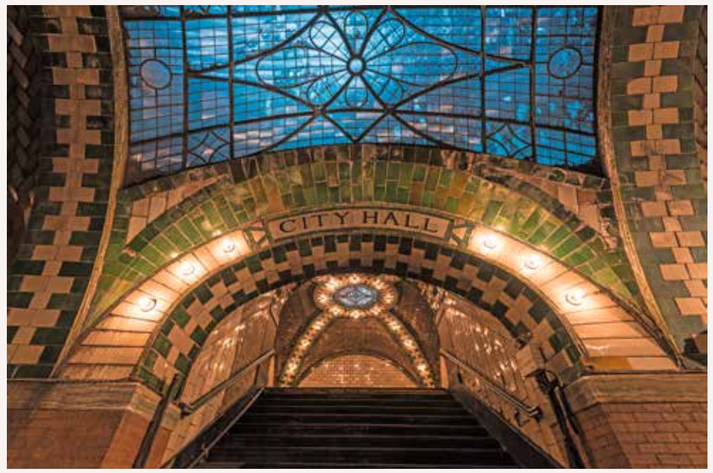
On compte 472 stations de métros à New-York

LA STATION DE MÉTRO CITY HALL

Malgré son bel habit néoroman et Art nouveau, la plus ancienne des stations de métro souterraines de New York ne reçoit plus de voyageurs.

Lors de l'inauguration de la première ligne souterraine du métro de New York en 1904, la station City Hall en est le terminus, au cœur de Manhattan, et une sorte d'emblème. Ce qui explique sa situation sur une large boucle permettant aux trains de repartir en sens inverse. Ce qui explique aussi sa forme courbe, très élégante. Ainsi que son décor d'une grande richesse, aux voûtes néo-romanes harmonieuses, aux carrelages colorés, aux lustres scintillants. Le tout doté d'un éclairage zénithal illuminant de larges verrières. Une œuvre totale d'architecture et d'art décoratif due à l'architecte Rafael Guastavino.

Mais aussi belle fût-elle, la station City Hall fermera pourtant en 1945, définitivement. Trop peu fréquentée, en raison de la proximité immédiate de Brooklyn Bridge Station jugée plus pratique. Et surtout impossible à modifier et agrandir, toujours à cause de sa situation sur une boucle, au moment où les trains, eux, sont allongés, ainsi que de sa forte courbe, à faible rayon. La cause est donc entendue, et sans appel. City Hall ferme, les lustres s'éteignent, les rames passent sans s'arrêter. Mais aujourd'hui, certains New-Yorkais bien informés, et curieux, savent qu'il existe un moyen de la voir, ou de l'apercevoir, dans son état d'oubli. Il suffit pour cela de prendre la ligne 6 vers le centre-ville, « d'oublier » de descendre au terminus, désormais nommé Brooklyn Bridge / City Hall, et de se faire discret. La rame va effectuer sa petite boucle, à vide, et passer lentement dans la station fantôme. D'autres préféreront s'inscrire à l'une des rares visites guidées qui descendent sur les quais très *Liberty style* de City Hall.

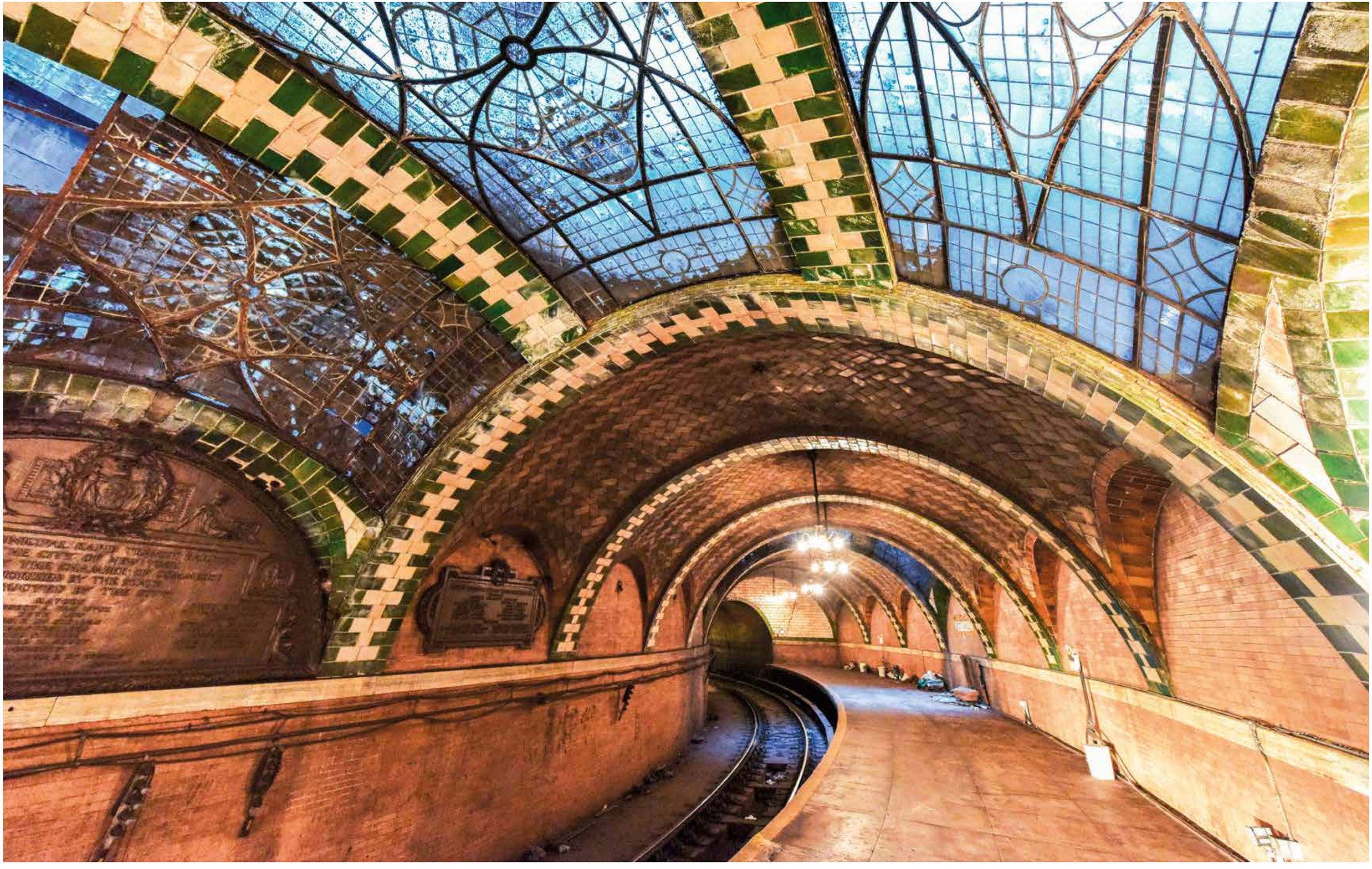


Ci-contre

Verrière Liberty, *carrelages vernissés verts et élégance des voûtes font l'originalité de City Hall Station, au regard du réseau métropolitain de New-York.*

Page de gauche

Plan et coupe mettant en évidence la large courbe du tracé des voies.



LA ROUTE 66 : URBEX ROAD TRIP

Déclassée en 1985, la Route 66 est jalonnée de « Bagdad Cafés » décrépits, témoins d'un passé mythique.

États-Unis

3 665 km de long

Ci-contre
L'un des nombreux motels abandonnés le long de la route.

Pages suivantes
En haut, les ghost signs, *les panneaux-fantômes signent le paysage aride. En bas, à la frontière entre le Texas et le Nouveau Mexique, un café abandonné à Glenrio, l'un des villages fantômes qui jalonnent la Route 66. À droite, une ancienne station-service.*

La plus célèbre des routes transcontinentales nord-américaines n'est plus ! Officiellement déclassée, elle raconte pourtant de grands épisodes de l'histoire des États-Unis. Commanditée en 1926, elle suivait dans les grandes lignes le tracé de la fameuse expédition Beale, qui cherchait en 1857, en pleine ruée vers l'or, une voie d'accès vers la Californie. Première route transcontinentale goudronnée, achevée en 1936, elle traversait alors huit États au long de ses 3 665 km entre Chicago et Santa Monica ! Empruntée dans les années 1930 par des familles émigrant à cause de la Grande dépression, elle le sera aussi par d'immenses convois militaires durant la Seconde Guerre mondiale. Mais c'est surtout après 1945 que des villes entières vont se développer le long de cet axe, et que des motels, des stations-service, des cafés et des boutiques vont prospérer. Pourtant, son arrêt de mort est signé en 1954, lorsque le Président Eisenhower lance le *National Highway Program*, un immense chantier de construction d'autoroutes. Bientôt, la Route 66 est concurrencée par l'Interstate 40, et les automobilistes la délaissent, sans état d'âme. Vouant à l'abandon *diners*, *motels* et autres *gas stations*. Parfois même des villages entiers, devenus des haltes fantomatiques qui composent désormais le paysage, au long de ce ruban asphalté que l'Amérique surnommait avec fierté *The Mother Road*. L'US Route 66 n'est plus… mais on observe pourtant depuis quelques années un regain de trafic sur certains de ses tronçons.
La mythique voie vers l'ouest, renommée *Historic Route 66*, n'est plus une route, mais une curiosité touristique ponctuée de lieux abandonnés.

Ci-dessus
La piscine abandonnée de Pripiat.

Pages suivantes
Le parc d'attractions devait être inauguré le 30 avril 1986, mais la catastrophe nucléaire eut lieu quatre jours avant. Les logements hébergeaient les ouvriers de la centrale. Moyenne d'âge de la ville : 26 ans.

PRIPIAT, LA VILLE FANTÔME DE TCHERNOBYL

Trente ans après la catastrophe, Pripiat reste déserte et sans habitants… mais attire de plus en plus de curieux.

Zone de Kiev, Ukraine

Plus de 1 000 autocars pour évacuer la population

Peu de villes ont connu un destin aussi court et aussi tragique : Pripiat, construite à partir de 1970 pour héberger les employés de la centrale nucléaire, officiellement inaugurée en 1979, était définitivement abandonnée sept ans plus tard. Construite à trois kilomètres de la centrale nucléaire de Tchernobyl, la cité fut vidée de ses 50 000 habitants le 27 avril 1986, au lendemain de la catastrophe industrielle. Pour devenir cette ville fantôme, au cœur de la Zone d'aliénation de la centrale nucléaire. Après l'explosion du réacteur numéro 4, les citoyens évacués en urgence, abandonnant leurs biens – on leur promet alors un retour dans les trois jours –, ont été remplacés par les « liquidateurs » : environ 600 000 hommes chargés d'éteindre l'incendie du réacteur, de construire à la hâte un premier sarcophage autour de la centrale, de déblayer les éléments de graphite hautement radioactifs projetés par la déflagration. Dans cette moderne Pompéi, les barres d'immeubles, les parcs publics, les écoles, le parc d'attractions jamais inauguré sont désormais laissés aux animaux sauvages : loups gris, belettes, sangliers… Dans cette zone contaminée, où l'on estime que la radioactivité aura disparu d'ici 48 000 ans, on rencontre pourtant des groupes de visiteurs accompagnés : se promenant dans le centre de Pripiat, comme ils le feraient dans un site archéologique romain ou dans une cité inca. Depuis quelques années, la ville fantôme est la scène préférée du tourisme noir. Une récente série TV a même fait augmenter les demandes de réservation de 40%. Les agences de voyages exploitent cet engouement et proposent des circuits, dosimètre en main pour mesurer la radioactivité, assurant que les risques pour la santé sont minimes, tout en faisant signer des décharges aux visiteurs et leur conseillant de jeter chaussures et sacs après leur accès au site…

Baie de Puck, Pologne

Entraîne des mutations génétiques de la faune

LA BASE MILITAIRE DE **TORPEDOWNIA**

En mer Baltique, plusieurs milliers de tonnes de munitions militaires ont été volontairement immergées et oubliées.

Visible à l'œil nu depuis la côte, dans la baie de Gdańsk, la base allemande de lancement de torpilles de Torpedownia rappelle que cette zone de la mer Baltique fut impliquée dans la Seconde Guerre mondiale. Dans les faits, seuls des tests furent effectués depuis cette structure *offshore*, entre 1942 et 1945. Après la guerre, et la prise en main de ce secteur géographique par l'armée soviétique, la base fut démantelée et oubliée, laissée aux effets de la corrosion marine. Quant au ponton de bois qui la reliait à la terre, il fut plus tard détruit pour éviter que le site devienne l'objet de visites potentiellement dangereuses. Mais la structure de béton qui survit-là n'est que la partie émergée d'un iceberg particulièrement redoutable : cette mer qui baigne les côtes de l'Europe, de la Russie et de la Scandinavie est en effet infestée de munitions militaires non explosées. L'OTAN, qui a commandité un inventaire des obus présents dans cette seule mer, les estime à 50 000 tonnes, disséminés ou regroupés dans des fosses connues, entre 30 et 100 mètres de profondeur : Bornholm Basin, Gotland Deep, Little Belt, Skagerrak Strait et Gdansk Deep. Dont une bonne part provenant de l'arsenal nazi de Wolgast, vidée là par les Alliés à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Des munitions dont le processus de corrosion, depuis des décennies, rend le risque de libération des agents chimiques (13 000 tonnes estimées) dans l'eau de plus en plus élevé. De nombreux cas de mines ayant explosé dans des filets, ou de pêcheurs brûlés par du gaz ypérite, sont d'ailleurs à déplorer, et des études ont déjà démontré la nocivité de fuites chimiques sur la faune et la flore des fonds marins.

Province de Turin, Italie

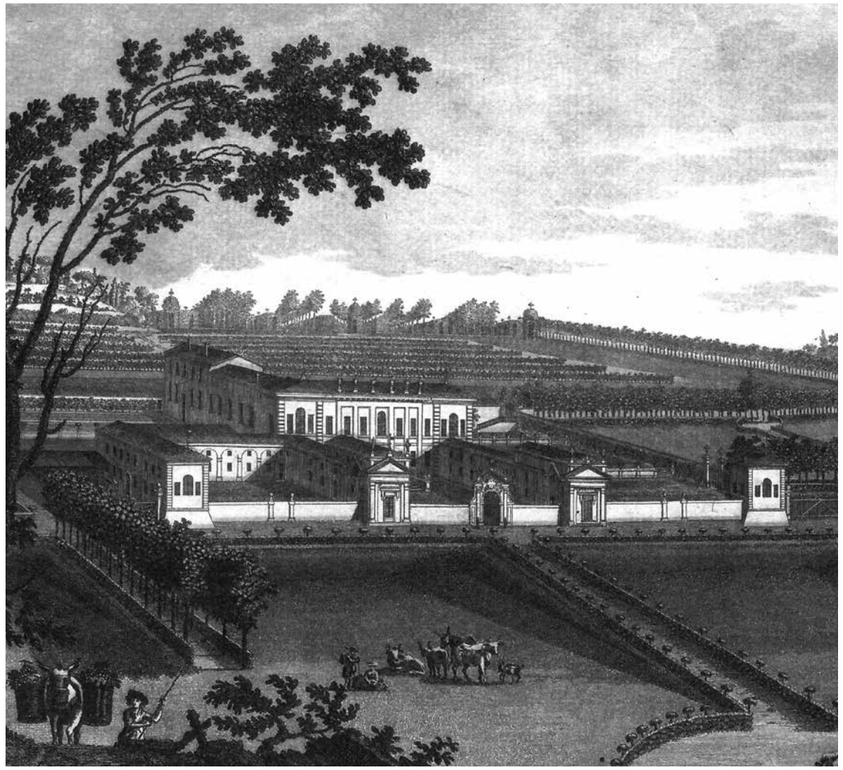
À VENDRE : plus de 6 000 m²

MOGLIA, LA BELLE ENDORMIE

À vendre : villa italienne de 6 000 m² avec beaux éléments architecturaux. Travaux à prévoir.

Comment un joyau architectural du XVIII^e^ siècle, une des plus importantes « villas » de la région du Piémont, a pu en arriver à cet état d'abandon et de ruine ? Perché sur une colline de la commune de Chieri, à quelques kilomètres de Turin, le noble édifice fut construit vers 1750 par l'architecte Barberis pour les Turinetti. Cette famille d'industriels du textile avait déjà là une fabrique : une filature, environnée par un parc de 30 000 m² planté de muriers. Mais la splendeur des Turinetti n'eut qu'un temps, et faute de descendance, le domaine passa de main en main, d'un comte à un fermier, de la confrérie des Salésiens de Don Bosco à la municipalité de Turin, finalement. Abandonnée il y a plus de vingt ans, la villa est désormais livrée aux intempéries et à l'appétit de la végétation qui rampe, recouvre, transperce. Sans espoir de renouveau, la demeure des Turinetti, quelque 6 000 m² habitables, montre pourtant encore la beauté de ses atours : un escalier d'honneur à la superbe rampe de fer forgé, des salons à fresques baroques, des peintures murales japonisantes, une chapelle, un petit théâtre, une galerie extérieure voûtée, un imposant portail armorié en pierre, une noble façade agrémentée d'un ordre colossal de pilastres. Autant de richesses qui ne surent convaincre lorsque la municipalité de Turin tenta de vendre le domaine, que l'on trouve encore aujourd'hui au catalogue d'un marchand de biens de prestige. Avis aux amateurs, ambitieux et fortunés !

Ci-contre
Les belles galeries extérieures, soutenues par des colonnes toscanes, laissent paraître la brique sous les enduits épuisés.



Ci-dessus
Vues photographiques du portail et de la façade de la villa Moglia par Augusto Pedrini, dans les années 1950-1960.

Ci-contre
Gravure par Ignazio Sclopis del Borgo représentant la villa Moglia dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Page de gauche
La salle de théâtre, après quelques décennies d'abandon.

Pages précédentes
Le portail de la villa Moglia envahi par la végétation.

Île de Pollepel, Hudson River

Casque obligatoire lors de la visite

BANNERMAN'S CASTLE, LA FORTERESSE DÉCHUE

Rêvé par un négociant en armes pacifiste, l'ancien arsenal privé n'est plus que ruines.

Des légendes ont toujours été attachées à cette île solitaire, sur l'Hudson River : Pollepel Island. Rien qui puisse faire peur à Francis Bannerman VI cependant. Cet Irlandais de naissance, qui grandit à Brooklyn, fit fortune dans le négoce de surplus militaire, profitant de circonstances avantageuses avec la fin de la Guerre de Sécession (il n'avait alors que 14 ans), puis plus tard avec la brève Guerre hispano-américaine de 1898 qui fut pour lui comme une manne. Au point que, au sortir de cette guerre, le catalogue commercial de Bannerman comptait 300 pages ! Et qu'il lui fallut songer à déménager ses entrepôts hors la ville de New-York, pour d'évidentes raisons de sécurité. C'est à l'occasion d'une excursion en canoë sur l'Hudson que notre homme d'affaires découvrit cette île inhabitée de 26 000 m². Un site parfait, à 80 kilomètres au nord de New-York, facilement accessible par bateau. En 1900, Pollepel Island était à lui, et en 1901 il commençait la construction d'un immense château de style écossais qui devait servir d'arsenal. À côté, il faisait édifier un castel néo-médiéval, en guise de résidence d'été. Mais à partir de 1918, les avanies commençaient. D'abord, la mort de Bannerman mettait fin aux travaux. Puis en 1920, une explosion de munitions détruisait une partie de l'arsenal. Dans les décennies qui suivirent, les affaires familiales déclinèrent, en raison de la nouvelle législation fédérale. Enfin, en 1950, le bateau qui desservait l'île coulait lors d'une tempête. L'île et son château étaient alors abandonnés, puis rachetés par la ville de New-York en 1967. Un an avant qu'un terrible incendie ravage la fantaisie architecturale. Cinquante ans après ce désastre, la ruine est sous la surveillance du Bannerman's Castle Trust, qui organise des visites guidées et tente de préserver ce qui subsiste.

Cap Romano, Floride

Valeur de la demeure en 1982 : 1,5 million de dollars

TEMPÊTES SUR CAPE ROMANO DOME HOUSE

Ultramoderne et futuriste, la maison de Cape Romano a résisté à plusieurs cyclones avant de glisser, lentement, dans l'océan.

Telle une apparition, semblable à une station lunaire pour astronautes, Cape Romano Dome House émerge, difficilement, des eaux du golfe du Mexique. Nous sommes dans les Everglades, à la pointe sud de Cape Romano Island, l'une des dix mille îles qui composent ce paysage unique de Floride. Quant à cette station spatiale, que certains assimilent à un vaisseau extraterrestre, il s'agit une maison construite vers 1980 par Bob Lee, un industriel pétrolier à la retraite. Un projet architectural singulier et en avance sur son temps, autonome en énergie, composé de plusieurs structures en forme de dômes sur pilotis situé sur cette plage de rêve. Depuis cette période bénie, quelques vacances d'été ont passé. Des ouragans également, notamment *Wilma* en 2005, le plus intense ouragan jamais observé sur le bassin cyclonique de l'océan Atlantique nord. Le 24 octobre vers 10h30, *Wilma* touchait terre à Cape Romano, avant de traverser la Floride avec des vents à près de 200 km/h. Un ouragan sans commune mesure, capable de porter atteinte à la structure même des maisons en dôme, qui avaient pourtant résisté à bien d'autres tempêtes. Mais le plus grave, sans doute, fut la montée du niveau de la mer qui résulta de cet épisode cyclonique historique… laissant l'ancienne maison de Bob Lee les pieds dans l'eau, inhabitable et instable. Le nouveau propriétaire qui l'avait achetée quelques mois auparavant espérait la faire remonter plus haut. Mais il ne put arriver à ses fins faute d'autorisation, avant d'être condamné à détruire les structures commençant à glisser dans la mer. En 2017, la tempête *Irma* s'en est chargée partiellement ! Restent pourtant quelques dômes sur leurs pilotis, pour rappeler cette aventure architecturale.

RÊVE AMÉRICAIN À **FORDLÂNDIA**

Ossatures d'usines rouillées et maisons abandonnées sont les vestiges d'une utopie américaine imposée au Brésil.

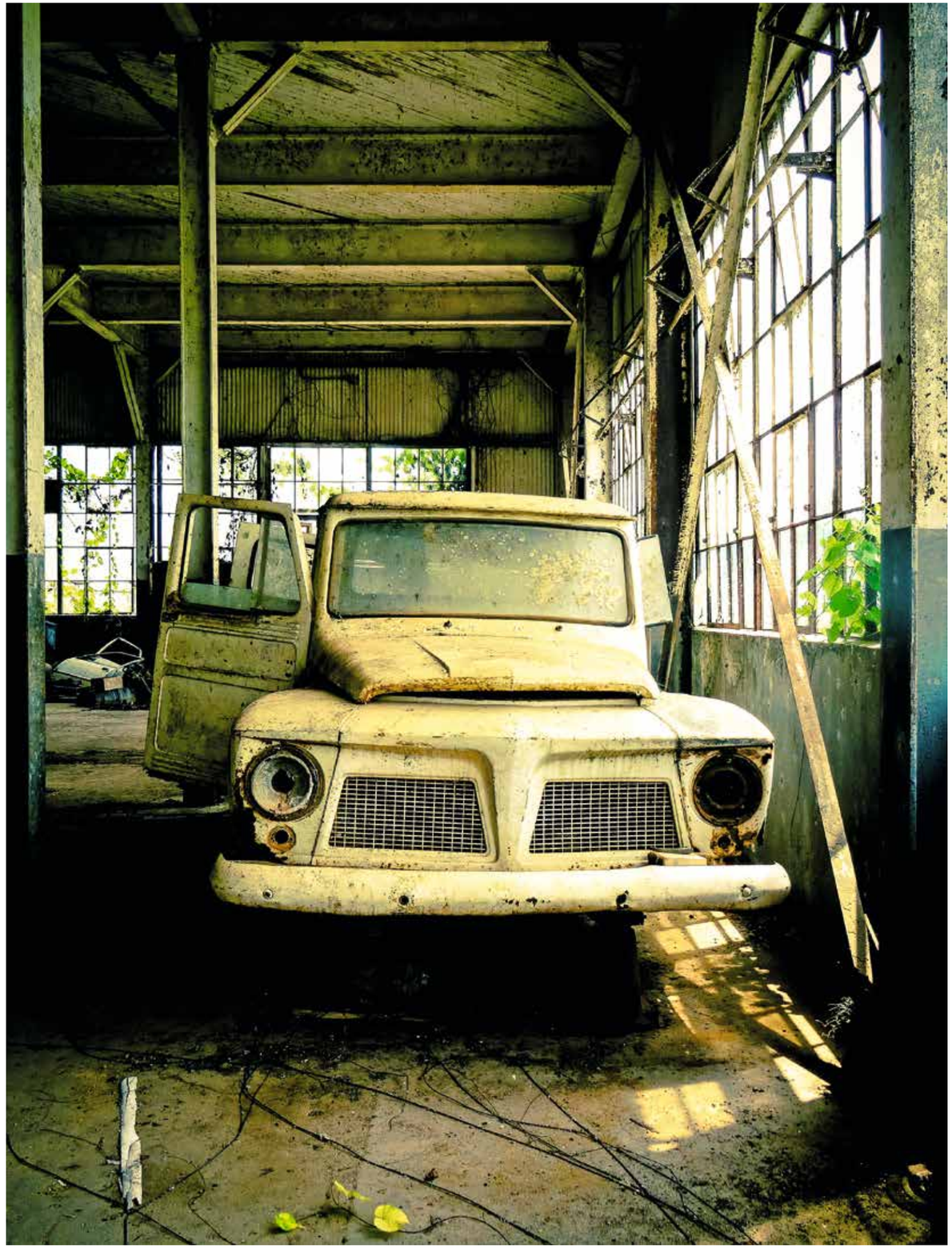
Unité fédérative de Parà, Brésil

H. Ford a acheté une concession de 10 000 km²

Fordlândia n'est pas exactement une ville fantôme, puisqu'elle compte près de 3 000 habitants. Mais le site de la ville-usine imaginée en 1928 par Henry Ford, magnat de l'industrie automobile, est loin de l'idée que l'on se fait du rêve américain. Cherchant une source d'approvisionnement directe en latex pour fabriquer les pneus des voitures sorties de ses usines, Ford acheta à l'État brésilien une concession de 10 000 kilomètres carrés au bord du Rio Tapajós, dans l'état de Pará. C'est là qu'il créa cette usine destinée à produire des pneus. Elle ne produira en réalité presque rien, faute de savoir exploiter convenablement les hévéas, faute aussi d'une main d'œuvre malléable qui se plie à la discipline du fordisme. Travail dans des conditions difficiles, alimentation inadaptée aux ouvriers indigènes, interdiction de fumer et de boire de l'alcool dans toute la ville… autant de contraintes qui aboutiront, en moins de deux ans, aux premières grèves. Et en 1945 à la fermeture définitive de l'usine. De cette expérience, de cet échec, subsistent des bâtiments industriels, des maisons en préfabriqué, pour certaines habitées, et un ancien centre-ville installé non loin du débarcadère, avec sa salle de danse, son hôpital… son golf 18 trous indispensable aux cadres américains. Une ville séparée en deux quartiers, l'un pour les ouvriers, autochtones, l'autre, la *Villa Americana*, pour les cadres venus des États-Unis, avec l'eau courante et une belle vue sur le fleuve.
Une utopie américaine inadaptée au Brésil des années 1930. Ses vestiges rouillent aujourd'hui sous le climat tropical et disparaîtront un jour dans la forêt amazonienne qui reprend ses droits.

Ci-dessus
Bâtiment industriel et château d'eau du site Ford abandonné.

Page de droite
À Fordlândia le temps s'est arrêté après 1945, avec la fermeture de l'usine.



LA CITÉ MINIÈRE ABANDONNÉE D'HA-SHIMA

Symbole de la révolution industrielle japonaise, l'îlot dresse ses immeubles en béton au-dessus d'un site minier.

Mer d'Amakusa, Japon

Île continentale artificialisée

À l'origine, il y avait là un îlot rocheux, situé à une vingtaine de kilomètres de la côte occidentale de Kyūshū. Puis au XIX^e^ siècle, un gisement de houille y est découvert. Le gros rocher est acheté en 1890 par le conglomérat Mitsubishi, qui entreprend son exploitation en creusant des mines sous la mer, et y construit des immeubles, afin que la main-d'œuvre vive sur place. Dès 1897 a lieu le premier agrandissement de l'île, dont le périmètre est augmenté grâce à la construction de digues et de quais. Un premier chantier suivi par plusieurs autres jusque dans les années 1930, pour donner sa forme définitive à Ha-Shima, et sa superficie de 6,3 hectares. Quant à la construction, elle suivra le développement industriel du site et l'augmentation considérable de la population ouvrière qui loge ici, avec femmes et enfants. La « ville » d'Ha-Shima atteint ainsi plusieurs milliers d'habitants dans les années 1950, et enregistre une des plus hautes densités au monde. La prédominance du pétrole dans l'économie mondiale, et singulièrement japonaise, mettra un terme à cette aventure insulaire. En 1974, les derniers habitants quittent l'île, abandonnant aux intempéries les hauts immeubles de béton dont les armatures rouillent irrémédiablement depuis lors. Une drôle de ville désertée, ceinturée d'eau et construite sur une exploitation minière. Un site exceptionnel et fantomatique qui sera finalement inscrit au patrimoine mondial de l'Humanité en 2005, au titre des vestiges de la révolution industrielle Meiji. Une curiosité toute de roche et de béton que les touristes peuvent aujourd'hui découvrir lors de visites guidées.

Ci-dessus
L'île d'Ha-Shima, semi-artificielle, regroupe une mine et une cité minière sur à peine plus de six hectares.

Page de droite, en haut et en bas
Les façades décaties de la cité minière, un décor spectaculaire pour les touristes mais aussi pour le tournage des aventures de James Bond dans le film Skyfall *en 2014.*